





GAÏA



VALÉRIE CLO

—

# GAÏA

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022  
ISBN : 978-2-283-03554-2

« La folie est de toujours faire  
la même chose de la même  
manière et de s'attendre à un  
résultat différent. »

Albert EINSTEIN

« C'est une triste chose que  
de penser que la nature parle et  
que le genre humain ne l'écoute  
pas. »

Victor HUGO





*Mon jeune collègue et moi avons été envoyés là-bas pour essayer de comprendre ce qui s'est passé il y a cinquante ans dans la région. Difficile de trouver des explications, des informations claires, comme si les gouvernements successifs avaient toujours cherché à minimiser les faits, les responsabilités et les mesures inefficaces prises pendant des années. Quant aux rescapés, la plupart sont restés en état de choc ou mutiques. Cette période reste assez opaque. Dans la littérature scientifique, le nom du village est souvent cité, référencé comme un village avant-gardiste, à la pointe en matière de protection et d'isolation des habitats, très informé sur les questions du climat et les nouvelles façons de vivre en communauté. À ce moment-là, ses habitants ne pouvaient imaginer qu'il était déjà trop tard, qu'on avait dépassé, et de loin, le seuil de tolérance que pouvait supporter la terre.*

*Lorsque mon patron nous a envoyés en mission, je n'en espérais pas autant. Avec les nouveaux modes*

*de déplacements, nous avons peu l'occasion de nous enfoncer aussi loin dans les terres. Le voyage m'a semblé interminable, et les fouilles longues et difficiles à cause des dégâts de la tempête et du peu de moyens technologiques dont nous disposons désormais. Nous avons monté notre campement à l'entrée du village pour ne pas l'altérer. Rien ne semblait avoir bougé depuis cinquante ans. Dans de nombreuses maisons, nous avons retrouvé des ossements près de l'entrée, comme si les occupants avaient cherché à fuir. D'autres étaient restés dans les pièces dont les murs avaient été renforcés. Plusieurs jours infructueux sont passés à déblayer des débris en tous genres avant de tomber sur le témoignage des deux sœurs. Je n'oublierai jamais ce moment. C'était à l'étage d'une des premières maisons du village. L'escalier en bois s'effritait, il fallait être prudent pour monter. Il y avait trois grandes chambres. Dans celle du fond, à l'intérieur d'un sac à dos, au milieu de vêtements et de cadavres de bouteilles d'eau, j'ai trouvé le carnet de Laura. Il était sec, cassant, comme s'il avait pris l'eau puis séché au soleil. Dans une autre chambre, rangées au fond d'un tiroir, protégées dans une pochette en carton, j'ai trouvé les lettres de Mel. Ces écrits semblent avoir été rédigés à la même époque sans que les sœurs se soient concertées. Une manne ! Une chance qui*

*nous permet de mieux comprendre le déroulement des événements et les nombreux phénomènes climatiques de cette période. J'ai glissé ma trouvaille dans mon sac sans rien dire à mon collègue et j'ai poursuivi les fouilles. Ce n'est que le soir, après le dîner, au moment où nous nous reposions autour du feu de camp, que j'ai sorti mon trésor et que, à haute voix, en suivant la chronologie des dates, j'ai commencé la lecture.*



## Laura

*15 octobre*

Depuis une semaine, le ciel a changé. À l'aube, le soleil est plus rouge, ses contours sont moins nets, comme s'il saignait sur les nuages autour. Difficile d'expliquer aussi cette tension dans l'air. Invisible à l'œil nu, elle affole les appareils électriques et les personnes sensibles. Elle électrise l'atmosphère et rend les gens nerveux, irritables. Cette tension, je la sens dans ma poitrine et mon ventre, elle me met en état d'alerte permanent. On ne sait de quoi elle va enfanter. Elle est comme une boule de boue qui se prépare dans l'ombre depuis des semaines et s'apprête à rouler aveuglément sur nous. Les aiguilles sont au rouge, les scientifiques, sur le pont. On craint le pire, sans savoir si le danger viendra du ciel ou de la terre. Le gouvernement pense qu'il est préférable de ne pas rester isolé et a demandé aux habitants des campagnes de venir se réfugier en ville. Lorsque je vois les oiseaux faire

le mouvement inverse, je me demande si c'est une bonne chose. Ils semblent avoir déserté les villes et les seuls qui sont restés tournoient affolés autour des clochers des églises, comme pris au piège. Les rats sortent des caniveaux, se répandent dans les rues, cherchent des abris, comme s'ils avaient été éjectés des sous-sols qui les protégeaient. La terre bouillonne, je l'entends gronder sous mes pieds. Nombreux sont ceux qui refusent d'écouter sa révolte. Ils préfèrent fermer les yeux, ignorer que, la nuit, des loups affamés viennent hurler en ville, que des ours sauvages quittent leurs abris pour saccager les magasins à la recherche d'un peu de nourriture. Ils continuent leur chemin, poings fermés, têtes baissées, déterminés, comme cette femme qui, chaque matin, passe sous ma fenêtre et entre dans les bureaux d'en face. Elle semble virevolter, dans une danse macabre, se moque des rats qui grouillent à ses pieds et de la chaleur anormale de ce mois d'octobre. De son sac à dos, elle sort un lainage rouge qu'elle enfilerà dès qu'elle sera à l'intérieur à cause de la climatisation qui fonctionne maintenant en continu dans la plupart des institutions et des bureaux. Cela fait des années que la température ne cesse d'augmenter mais sa lente et insidieuse

progression a permis à notre corps de s'habituer. Si, il y a vingt ans, on nous avait plongés dans le bain que nous respirons aujourd'hui, il nous aurait brûlé la poitrine.

La nuit, souvent, comme si mon cerveau cherchait à compenser cette chaleur, je rêve de froid, de glace, de neige. Je me baigne dans de l'eau gelée et, sur mon visage, souffle un air frais. J'aimerais que ça ne s'arrête plus. Mais, irrémédiablement, l'atmosphère se densifie et se réchauffe. Je me réveille en nage, le ventilateur braqué sur moi. Il brasse comme il peut les trente-trois degrés Celsius affichés au thermomètre. Il est huit heures, ma gorge est sèche et, comme hier, la journée s'annonce caniculaire.





*« La climatisation dans les bureaux... N'étaient-ils pas censés faire des économies d'énergie à cette période ? » me fait remarquer mon jeune collègue. Pensif, il regarde loin devant lui, au-delà des montagnes sombres qui se découpent dans un ciel tapissé d'étoiles. Je ne peux m'empêcher de penser que nous partageons avec Laura la même voûte céleste alors même que notre civilisation s'est radicalement transformée. Nous mesurons tous deux la valeur de cette découverte et, avant que je ne poursuive la lecture, nous nous regardons un instant, émus.*



## Laura

*16 octobre*

Ma sœur m'a suppliée de venir les rejoindre. Depuis trois mois, avec Max et Théo, ils ont quitté la ville pour s'installer dans une ferme à la montagne. Les propriétaires ont déserté les lieux, ils ont préféré suivre les consignes gouvernementales. Je sais que Mel a besoin de moi et qu'elle est inquiète de me savoir seule en ville, mais il m'est impossible d'abandonner mes patients et mes collègues, surtout en ce moment. Elle a du mal à le comprendre. À l'hôpital, il n'y a plus assez de médecins ni de soignants pour faire face à l'afflux de malades. Nous avons été obligés d'installer des hôpitaux de fortune dans des gymnases, et des immeubles vides ont été réquisitionnés. Ce sont les personnes âgées, les enfants et ceux qui souffrent de maladies chroniques qui sont les plus affectés. Ils n'arrivent plus à réguler la température de leur corps et leur immunité s'écroule. Les infections en tout

genre se multiplient. Sans parler des moustiques qui, avec la chaleur, prolifèrent et véhiculent de nouveaux virus. Le niveau vibratoire de la terre ne cesse d'augmenter et crée de plus en plus de désordres physiques et psychiques. J'ai quarante ans et, depuis que je pratique la médecine, j'ai le sentiment que le pays est en guerre. La nature est devenue incontrôlable, elle se soulève un peu partout sur la surface du globe et plus en profondeur. Des entrailles de la terre jaillissent le feu et la lave. L'écorce terrestre craque et se déchire à de nombreux endroits, redéfinissant les limites, se foutant pas mal des frontières et des murs érigés par l'Homme. Les océans se répandent sur les côtes qui disparaissent en un claquement de doigts sous la force des vagues. La nature redessine en permanence les lignes et les courbes de la cartographie. Elle ne nous laisse plus un instant de répit et réduit l'Homme à l'impuissance. Depuis des mois, je suis prise dans ce rouleau compresseur et ma vie, je suis obligée de le concéder ici, ne m'appartient plus. J'aimerais pouvoir faire mon métier normalement mais cela est devenu à présent impossible. Je passe mon temps à panser et soigner des souffrances qui ne cessent de s'intensifier, avec ce sentiment, chevillé au corps, d'être une goutte

d'eau dans un océan déchaîné. Je tente de faire au mieux mais, je le sais, cela est vain. La seule liberté que je m'accorde est celle de décrire le chaos dans lequel nous sommes plongés depuis des années. Rendre compte est le seul moyen que j'ai trouvé pour souffler. Sans doute, aussi, pour apaiser mes peurs.



## Mel

*19 octobre*

Cette nuit, impossible de m'endormir à cause de la chaleur. Je suis allée dans la chambre de mon fils et me suis allongée sur le deuxième petit lit, collé au sien. Il avait enlevé le haut de son pyjama et l'avait jeté avec ses couvertures par terre. Son torse se soulevait d'une manière régulière. Sa respiration était moins sifflante. Depuis que nous sommes ici, sa santé est meilleure, il ne tousse presque plus. La chambre d'enfant qu'il occupe est immense, elle fait quasiment la même superficie que l'appartement que nous avons en ville. Avant de partir, les propriétaires ont pris le temps de faire le ménage et de ranger, mais ils ont laissé quasiment toutes leurs affaires. Les penderies sont remplies de leurs vêtements et de leur linge de maison. Sans doute ont-ils l'espoir de revenir après. La chambre des enfants est pleine à craquer de jouets. Lorsque nous sommes arrivés, sur le grand tableau au mur, il

y avait encore des dessins au feutre comme si les occupants venaient de quitter les lieux. Théo a immédiatement investi cet endroit. Il courait et sautait dans la pièce, il s'étonnait d'avoir autant de place pour lui seul.

Ici, une bonne partie du village a décidé de rejoindre les grandes villes. Seules quelques familles d'irréductibles n'ont rien voulu entendre des directives gouvernementales et ont fait le choix de rester. Ces derniers mois, Internet a été le lieu d'échange entre ceux qui désiraient quitter la campagne et souhaitaient échanger leur maison contre un appartement en ville et ceux qui, comme nous, ont fait le mouvement inverse. Le gouvernement nous traite d'irresponsables. Personnellement, je n'avais pas envie de partir, c'est Max qui a insisté lorsqu'il a su que j'étais enceinte. Depuis que les mesures démographiques de l'enfant unique ont été votées, il n'est pas de bon ton d'afficher en ville une famille nombreuse. Et tout est fait pour que les parents y renoncent, surtout la suppression des aides dès le deuxième bébé. Sans parler des appartements de plus en plus petits et des services de santé qui se réduisent comme peau de chagrin. Ils parlent même maintenant d'instaurer une taxe à partir du deuxième enfant. Cette décision, nous



l'avons prise aussi pour Théo. La chaleur et l'air saturé de particules lui brûlaient les poumons. Il était tout le temps malade. Pas un mois sans qu'il n'attrape un virus ou souffre d'insuffisance respiratoire. On a pensé que la nature et plus d'altitude pourraient lui faire du bien. Sur ce point, on a eu raison, les effets ont été immédiats. Pour le reste, je suis moins confiante que Max. Peut-être que le gouvernement dit juste, nous serions mieux protégés en ville. Ici, il n'y a pas de médecin à des kilomètres à la ronde et l'hôpital est à deux heures de route. Quant au premier commerce, il est à une demi-heure. L'électricité et les réseaux de communication sont très instables. En trois mois, nous avons déjà été à deux reprises dans l'impossibilité de recharger notre voiture et de téléphoner. Plus rien ne passait. Heureusement, chaque fois, cela n'a duré qu'une journée mais je crains d'être coupée du monde dès le moindre problème, et de ne plus pouvoir joindre mes parents ni ma sœur. Ici, il y a bien longtemps qu'il ne passe plus de facteurs et que les bureaux de poste sont fermés. S'il arrive quoi que ce soit, nous ne pouvons compter que sur les habitants du village. J'ai supplié mes parents et ma sœur de nous rejoindre. La ferme est immense, il y a largement assez d'espace pour

tous nous loger. Ils me manquent. Et l'idée de devoir affronter cette grossesse sans eux, dans ce désert médical et cette instabilité permanente du climat, me fait horriblement peur. J'aimerais que Laura soit près de moi, il n'y a qu'elle qui puisse me rassurer. Mais ma sœur a décidé de sauver le monde ! Je ne suis pas tranquille non plus de la savoir en ville, isolée, avec ce boulot de fou qui va finir par l'épuiser. Quant à mes parents, même s'ils pensent que nous avons fait le bon choix, ils ne veulent pas quitter leur maison. Je ne comprends pas, surtout lorsque mon père me fait part de son inquiétude de ne plus voir d'oiseau dans son jardin, et qu'il ajoute que « c'est mauvais signe ». Pendant qu'il m'exposait sa théorie d'éthologue à la retraite, et sans doute aussi pour lui donner envie de nous rejoindre, je suis sortie devant la maison et j'ai tourné la tablette vers la nature afin qu'il puisse profiter du concert d'oiseaux que nous entendons en permanence et qui parfois, la nuit, nous empêche de dormir. Il semblait heureux et rassuré, cela faisait longtemps qu'il n'avait rien écouté d'aussi beau. Qu'ils viennent alors ! Plutôt que de s'extasier par écran interposé !

S'il y en a un qui est heureux d'être ici, c'est Max. Mon ingénieur de mari n'est ni un

homme des bois ni un bricoleur et il a tout à apprendre des mystères de la nature mais il ne manque pas de courage et surtout, il trouve plus de sens à être ici qu'enfermé dans un bureau à faire parler des algorithmes. Quant à moi, les dix années que j'ai passées dans la communication avant de devoir m'arrêter pour m'occuper de Théo me semblent une autre vie. J'ai depuis longtemps perdu pied avec le monde du travail et le rythme de la société. Être ici et enceinte renforce ce sentiment. J'ai fait exploser les derniers remparts d'une vie cadrée et structurée. Le temps s'étire et me donne la sensation folle de n'avoir devant moi ni horizon, ni perspectives stables sur lesquelles m'appuyer. Et cela me donne un vertige infini.



## Laura

*22 octobre*

Ce matin encore, métro bondé, on suffoquait ! J'ai dû sortir et laisser passer trois rames. Et lorsque, à un moment, nous sommes sortis des entrailles de la terre, j'ai eu l'impression que le wagon entier prenait une grande inspiration. Je ne compte plus les fois où j'ai dû intervenir pour réanimer des personnes qui tombaient sur le quai ou à l'intérieur d'un wagon à cause de la chaleur et du manque d'oxygène. Lorsque j'entre dans le métro, je suis en état d'alerte. Je pourrais même dire que, maintenant, dès que je mets un pied dehors, je suis prête à intervenir. Le nombre de gens qui font des malaises a explosé. Il y a même des scientifiques qui se sont amusés à faire une étude très sérieuse sur le sujet. Ils ont pondu un rapport qui expliquait qu'une personne en bonne santé était trois fois plus susceptible d'avoir un malaise qu'il y a cinq ans. Je peux l'attester, avant, on observait moins

de problèmes liés à la respiration et à la chute brutale de la tension ou de la glycémie. Rien de très grave en réalité sauf que, à la longue, cela épuise le système immunitaire.

Je suis rassurée de savoir ma sœur et Théo à la montagne. Quand ils étaient ici, chaque semaine j'étais au chevet de mon neveu. Sa santé était fragile, il attrapait tous les virus qui traînaient. Je ne comprends pas pourquoi le gouvernement s'acharne à vouloir que la population quitte les campagnes pour venir se réfugier en ville alors que nous respirons moins bien. Peut-être imagine-t-il que, comme la plupart des services de santé ont été rapatriés ici, nous serons mieux protégés et soignés. À l'hôpital, nous savons que c'est une illusion ; il y a de plus en plus de malades et pas assez de soignants. Quant à la terre, elle ne va pas arrêter de se soulever ni de produire de la chaleur à la porte des villes.

Avant d'entrer dans l'hôpital et de ne plus voir le jour pendant vingt-quatre heures, je lève les yeux. Le ciel est toujours aussi rouge. La dernière fois qu'il a eu cette couleur, c'était juste avant la tempête qui a ravagé le sud-est du pays. Une tempête terrible qui est encore dans tous les esprits. De la poussière de sable qui arrivait

des pays chauds donnait au ciel cette drôle de couleur rouge orangé et créait cette atmosphère suffocante.

Pas le temps de prendre un café, à peine celui d'enfiler ma blouse. La salle d'attente des urgences est déjà bondée. Mon chef de service m'explique en marchant les directives à suivre pour la journée. Le mot d'ordre est le même que celui des jours précédents : « Fais au mieux ! » Une journée qui commence encore avec ce goût amer. Les gens qui sont là sont malades pour les mêmes raisons. Les symptômes divergent mais les causes sont identiques. Comment leur expliquer que les maladies dont ils souffrent sont la conséquence de ce qu'ils ingurgitent et respirent, de leur environnement direct, et que nous n'avons pas de médicaments pour cela. Nous pouvons tout au plus les soulager et écouter leur souffrance mais sommes dans l'incapacité de les guérir. Il y a du découragement à travailler dans cette urgence, à voir défiler les malades, à appliquer sur leurs maux des pansements fantoches. Un puits sans fond qui nous épuise, vole notre temps et notre énergie, nous laisse exsangues, et dans l'incapacité d'avoir une réflexion constructive sur le long terme.

*23 octobre*

Ça fait des mois que ça dure. Chaque jour, je recommence la même journée. J'enchaîne les mêmes esquisses, les mêmes brouillons qui me donnent un sentiment, désagréable, d'incomplétude. Je cours d'une chambre à l'autre, d'un lieu de soins à l'autre, d'un malade à un autre. Je n'ai même plus le temps d'aller aux toilettes. Et lorsque j'y parviens, il m'arrive d'entendre, à travers la cloison, un de mes collègues pleurer d'épuisement ou d'impuissance. Hier, c'est Pierre que j'ai entendu. Ce n'est pourtant pas le genre de gars fragile, Pierre. C'est un bon médecin, aguerri, sur qui on peut compter. Mais depuis des semaines, il n'est plus dans son assiette. Son visage est fermé, ses cernes sont profonds. Ça fait des mois qu'il n'est pas rentré chez lui et les craintes d'une nouvelle catastrophe le préoccupent pour sa femme et sa fille. Je sais qu'il prend des médocs pour tenir. Notre chef de service le sait aussi mais il ne peut pas l'arrêter, à cause de la pénurie de médecins. Pierre est devenu un paquet de nerfs, un sac d'os qui déambule dans les couloirs de l'hôpital, prêt à nous exploser à la figure. Dès que c'est plus calme, je lui propose d'aller se reposer. Le plus souvent, il refuse.



Depuis quelques mois, nous faisons face à une nouvelle allergie. Une jeune femme est arrivée un jour à l'hôpital avec des plaques rouges sur tout le corps, qui apparaissaient dès qu'elle se douchait, comme si l'eau lui brûlait la peau. Son visage était épargné, le seul endroit où elle utilisait une lotion pour se nettoyer. Elle était paniquée à l'idée de ne plus pouvoir se laver. Elle a été la première d'une longue série d'hommes et de femmes présentant les mêmes symptômes. Personne ne comprenait ce qui se passait. On a envoyé au labo des échantillons de l'eau qu'ils utilisaient et de leur sang. Les résultats ont été effrayants ! Surtout lorsqu'on a appris que nous n'étions pas le seul hôpital concerné par cette nouvelle allergie et que les malades affluaient un peu partout dans les grandes villes. Il semblerait que l'allergie soit déclenchée par un nouveau dérivé chimique utilisé pour détruire les résidus de plastique dans l'eau. Les autorités sanitaires ont été alertées mais, pour le moment, elles ne veulent pas suspendre le procédé. Elles estiment que les résidus de plastique sont dix fois plus nocifs pour la santé et que ces allergies restent, pour l'instant, marginales à l'échelle du pays. Toujours ce foutu équilibre bénéfico-risque qu'on nous balance en permanence et

qui nous oblige à nous suradapter. En attendant de trouver une solution, il est recommandé aux personnes sensibles de se laver avec de l'eau minérale mise gratuitement à leur disposition dans les centres de soins ou remboursée avec un justificatif.

Les gens deviennent allergiques à tout et à n'importe quoi. C'est quasiment toute la population qui maintenant est concernée. Si ce n'était pas, par moments, dramatique, je dirais que les maladies allergiques redoublent de créativité et n'en finissent pas de nous surprendre. Si cela continue, nous serons bientôt allergiques à l'air ambiant et il nous faudra trouver le moyen de le filtrer avant de le respirer. Je n'imagine pas la manne financière d'une telle activité et je veux encore croire que l'humanité va se réveiller avant d'en arriver à ce genre d'extrémité. Nous sommes déjà allés tellement loin. Depuis que je suis petite, j'entends le même discours alarmiste sans que rien ne change. Chaque jour, nous nous enfonçons un peu plus loin dans cette logique destructrice. C'est le chaos et nos armes sont ridicules. Pendant des années, les alertes se sont succédé, d'abord espacées, puis de plus en plus rapprochées avant de devenir complètement ingérables. Épidémies, tempêtes,

tsunamis, canicules... Aujourd'hui, comme les autres, je reste là, impuissante, à regarder la terre se déchaîner, à panser les blessures qu'elle engendre dans cette chaleur écrasante qui nous broie le cerveau.